N° 1530 VENDREDI 20 DÉCEMBRE 1867 12me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 — » » six mois, 14 » » — » » un an 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées *avant midi* le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 19 Décembre 1867

BULLETIN.

C'est aujourd'hui que s'ouvre au Corps législatif la discussion du projet de loi militaire. On ne compte pas moins de quatre-vingts orateurs inscrits, appartenant à toutes les nuances de la Chambre. Il y a d'abord les auteurs des amendements qui semblent devoir être accueillis par l'Assemblée, puis les membres de la minorité de la commission désirent reprendre en séance publique leurs propositions, et enfin une quarantaine de députés reproduiront, en les développant, les vœux formulés par les conseils généraux sur l'ensemble et les détails de la loi projetée.

Le *Constitutionnel* revient sur le projet de conférence. Il n'en conteste pas les difficultés, mais il en expose les « avantages » au double point de vue des droits du Saint-Siége et des intérêts de l'Italie. L'article de M. Limayrac se termine ainsi : « Le gouvernement français se propose de « concilier, dans un congrès européen, « les intérêts de l'Italie avec ceux de la « catholicité. S'il échoue dans sa dé- « marche auprès des puissances euro- « péennes, il aura du moins fait son « devoir. »

Nous touchons enfin, il faut l'espérer, au terme de la discussion ouverte à Florence, sur les affaires de Rome. Le général Menabrea a pris, dans la séance de mardi, la parole au nom du gouvernement.

Dans son discours, il n'a point été question même implicitement de la revendication de Rome capitale. Comme l'article du *Constitutionnel* dont nous parlons plus haut, le général demande une transaction, basée sur un *modus vivendi* réciproquement bienveillant.

On écrit de Bruxelles que les ministres des affaires étrangères et des finances ont donné leur démission.

Les journaux anglais, qui flétrissent les crimes des fénians, reçoivent un grand nombre de lettres menaçantes. Nous devons pourtant dire qu'une de ces lettres signées « le comité de l'association irlandaise » repousse énergiquement toute complicité avec les auteurs des attentats qui épouvantent la ville de Londres.

D'après une lettre de Rome, on viendrait de découvrir sous trois casernes de nouvelles mines presqu'entièrement terminées.

D'après des lettres particulières d'Athènes, datées, du 12, la lutte continuerait dans l'île de Candie. A Gourva, l'armée turque aurait essayé, pendant trois jours, de forcer les lignes des insurgés, mais elle aurait dû rentrer dans ses retranchement après avoir essuyés de grandes pertes.

Plusieurs lettres du Mexique font de cet état le plus sombre tableau. Elles annoncent comme imminents plusieurs pronunciamentos. Des bandes auraient déjà parcouru le Guadalaxara. La plus importante serait commandée par Benit Henriquez, ancien colonel de cavalerie sous la présidence de Comonfort.

On mande de la Havane que la population de l'île Saint-Thomas a voté son annexion aux Etats-Unis.

Les avis de Senaffe (Abyssinie), en date du 7 décembre, portent que l'empereur Théodoros avait détruit la ville de Debra par le feu.

J. REBOUX.

LES VAUTOURS.

L'Autriche a eu le sien, qui était la Vénétie. La Russie a le sien, qui est la Pologne. L'Angleterre a le sien, qui est l'Irlande. Ils tiennent Prométhée au flanc.

Ne croyez pas la Pologne éteinte. Elle a le baillon à la bouche : comment crier ? Elle a les poucettes aux mains : comment agir ? Mais le chanvre s'usera et le fer s'oxydera. « — Oui, s'écriait l'autre jour un prédicateur célèbre, oui, le peuple martyr, le peuple supplicié, la Pologne existe. Il y a de par le monde, au moins depuis cent ans, un peuple sur lequel Dieu semble avoir mis, comme autrefois sur son Fils au calvaire, le poids de tous les péchés du monde. Il y a un peuple que les desseins impénétrables de Dieu ont condamné à une passion douloureuse, un peuple qui a été battu de verges, couronné d'épines, flagellé sur la place publique, cloué sur la croix, enseveli par les soldats de César, comme Jésus-Christ, mais aussi, comme le crucifié divin, ressuscitant sans cesse par la vertu de Dieu ! »

L'Irlande est la Pologne de la Grande-Bretagne. Après s'être courbée sous l'oppression, elle s'agite dans le désespoir. Ce n'est plus une lutte en plein jour, c'est un duel sinistre. Tous les moyens sont employés, même les plus coupables : hier, le révolver contre la prison roulante, aujourd'hui la mine contre le préau de granit. Où et quand s'arrêtera ce conflit du fanatisme obstiné avec la compression inexorable ? C'est difficile à prévoir. Le fénianisme, dont la presse anglaise se jouait comme d'un feu de paille, tourne à l'incendie, et qu'importe, on le voit, qu'importe au Samson irlandais, si les murs du temple écroulé l'ensevelissent avec ceux qui le tiennent en servitude !...

L'acte sauvage de Clerkenwell renferme d'ailleurs plus d'un enseignement, pour la Grande-Bretagne. Elle voit par là ce que valent les complaisances, sinon les complicités à l'égard des entreprises violentes, où le moyen disparaît devant le but. « L'Angleterre, dit un journal, n'a pas assez d'anathèmes contre le fénianisme ; n'a-t-elle jamais encouragé des tentatives, qui n'étaient ni plus légitimes, ni plus sensées que celles des fénians ? Elle répond par un cri de douleur et de rage à l'explosion de Clerkenwell; s'est-elle indignée lorsque les unitaires italiens ont fait sauter, à Rome, le mur de la caserne des zouaves ? Les événements ont leur logique et leur justice. On peut s'y soustraire quelque temps, on n'y échappe pas pour toujours. On a beau dire : « Je ne travaille que pour l'exportation. » Il vient un jour où la balance du commerce révolutionnaire s'établit et où l'on voit revenir à leur lieu d'origine les objets dangereux qu'on a exportés à l'étranger. »

C'est ce qui arrive aux hommes d'Etat, aux publicistes de la Grande-Bretagne. Leurs garibaldiens sont les fénians. Et l'on voit comment ils les traitent !... A Manchester, on les accroche au gibet; dans l'Inde on les met à la gueule des canons. C'est la persuasion britannique.

LAFFITE.

La plus étonnante méprise de ce temps, c'est la guerre faite à la souveraineté du Pape au nom de la liberté. Les oppresseurs des peuples seraient dans leur rôle et obéiraient à leurs instincts les plus vrais, en demandant que le chef du monde catholique devînt le sujet d'un César quelconque ; mais un tel vœu exprimé par ceux qui se disent les champions de la liberté est un phénomène d'erreur et de contradiction.

Les révolutionnaires entrés dans cette voie ne se doutent pas combien il se condamnent et combien ils justifient nos accusations contre eux. Nous leur disons qu'ils ne rêvent que domination et tyrannie, et qu'ils ne comptent pour rien la force morale qui fait la vraie dignité de l'homme, la vraie civilisation.

La justice existe chez les nations ; mais ceux qui la représentent ou qui combattent pour elle sont-ils assez affranchis de tout bien, de tout pouvoir, de toute crainte, pour parler et agir dans la plénitude de leur liberté ? Les défenseurs de la vérité, de la morale, de l'honneur peuvent-ils toujours impunément avertir et dénoncer ? Les pouvoirs dont on signale les écarts n'ont-ils pas mille moyens *légaux* de vous imposer silence et de se débarrasser d'une censure importune? Quel est donc l'homme de bien, tant soit peu sérieux et réfléchi, qui ne désirera pas qu'il y ait sur la terre une voix libre entre toutes, et dont les accents puissent retentir d'un pôle à l'autre pour rectifier ou blâmer, sans crainte d'être étouffée ?

A moins d'être profondément ignorant en histoire, on sait bien que la Papauté du moyen âge a représenté la force morale en face de la force brutale, toujours disposée à faire invasion aux dépens du droit et de l'equite. Pourquoi la Papauté a-t-elle rendu ce service immense d'où est sortie la civilisation ? parce qu'elle était libre, et cette grande voix n'était pleinement libre que parce qu'elle était souveraine.

Un Pape sujet aurait pu prêcher, mais n'aurait pas pu commander aux princes le respect de la sainteté du mariage, dicter et faire exécuter ses arrêts. Un Pape sujet n'aurait pas pu atteindre les usurpations, les iniquités des grands, les violences envers les peuples. Un Pape sujet n'aurait pas pu prononcer entre les puissants de la terre, et, dans une inviolable majesté, devenir si utilement arbitre au profit de la paix des Etats. Il arriva aux Chefs de l'Eglise d'être frappés; mais leur gloire était de pouvoir dire qu'ils étaient frappés parce qu'ils avaient aimé la justice, et l'on sait bien qu'ils ne furent jamais frappés que par des tyrans.

Nous ne sommes plus au moyen-âge; les Papes n'exercent plus, dans l'ordre purement humain, la suprême autorité que l'opinion universelle leur avait concédée, et, depuis le seizième siècle, le haut arbitrage pontifical est devenu impossible, par la rupture de l'unité religieuse; mais si le monde chrétien a été livré à des déchirements, le monde moral à des lois que nul ne répudie; malgré la diversité des croyances, et nous cherchons en ce moment s'il n'est pas conforme à la dignité humaine et profitable aux intérêts supérieurs des sociétés, qu'il y ait un gardien des lois éternelles du monde moral qui puisse se faire entendre sans courir risque de rencontrer les entraves et le bâillon. Le genre humain jouit-il de trop de libertés pour qu'au sommet une institution morale, absolument libre, soit inutile? Ou bien les chefs des empires sont-ils montés aujourd'hui à une perfection si haute qu'ils n'ont besoin que d'hommages et d'encens ?

La question de la souveraineté du Pape, considérée sous cet aspect, pourrait, ce nous semble, faire réfléchir nos adversaires; nous ne leur demandons pas s'ils sont catholiques, si les grandes traditions de de la civilisation européenne ont quelque prix à leurs yeux, ou si l'idée du droit est complètement effacée de leur programme; nous leur demandons s'il n'est pas bon qu'il y ait sur la terre un représentant de l'ordre moral pleinement et souverainement libre, et si une telle institution doit être un malheur pour l'humanité.

(Union). POUJOULAT.

RÉPONSE DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS A UN PÈRE DE FAMILLE.

« Tours, le 10 décembre 1867.

« Monsieur,

« Vous me demandez ce que je pense de la récente circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique, et si vous pouvez, sans aucune crainte, envoyer vos filles aux leçons publiques données par les professeurs du lycée.

« Vous avez lu sans doute les lettres que les évêques ont publiées à l'occasion de cette tentative. NN. SS. les évêques d'Orléans, d'Angers, de Carcassonne, de Nîmes, entre plusieurs autres, ont traité la question à fond et ont mis en évidence les graves inconvénients d'un pareil enseignement. Je partage tout à fait les appré-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 20 DÉCEMBRE 1867.

— 17 —

LA CHASSE AU RUBAN

CHAPITRE XIII

L'HISTOIRE DE LOUISE.

(*Suite — Voir le* JOURNAL DE ROUBAIX *du 15 décembre*).

Pendant que Louise continuait le récit de son histoire, Georges, épris d'émotion, ne pouvait bientôt plus se contenir.

« Arrivé à ce point, la pauvre mère de Louise s'arrêta, et attirant sa fille près d'elle, elle ajouta :

« Il ne me reste plus qu'à te dire le nom de ton père, afin que tu puisses, si tu le veux, me payer tous mes soins.

« — Parlez, ma mère, je vous obéirai.

« — Garde donc à celle qui s'en va toute ton affection et ne donne jamais à celui qui m'a trompée le nom de père. »

« Je courbai la tête et promis en pleurant.

« — Quand je ne serai plus, tu fuiras loin d'ici ; tu trouveras dans un des tiroirs du secrétaire des titres qui t'assurent pour toujours une fortune indépendante. Si tu veux que, de là-haut, ma pensée revienne vers toi, heureuse et consolée, ne revois jamais celui qui fut ton père et ne m'aima qu'un jour; dans tes prières, ô ma fille, ne mêle jamais au nom de ta mère celui de Paul de Baranville. » . . .

. . . . . .

« Le médecin, appelé en toute hâte arriva dans la nuit; il ne jeta qu'un regard à ma pauvre mère, et son premier mot fut une condamnation.

« Elle s'éteignit doucement à l'heure où naissait sur les flots le premier rayon du soleil.

« Le prêtre qui consola sa dernière heure et reçut les aveux de cette âme éplorée mêla jusqu'au soir ses prières aux miennes.

« Les regards de ma mère, quelques instants avant qu'elle ne rendît à Dieu son dernier souffle, s'étaient portés sur moi plus aimants que jamais; ses lèvres murmurèrent des mots que je ne pus entendre ; peut-être contenaient-ils pour l'absent un pardon que je désirais sans oser l'implorer.

« Vous savez tout maintenant, monsieur Georges ; j'ai rempli fidèlement la promesse faite à celle qui partait ; à tous j'ai dérobé ma vie, puisque je ne pouvais la consacrer à celui que, malgré moi, je me sentais aimer. Mais ma mère ne saurait condamner la reconnaissance dont mon cœur déborde pour celui qui sauva les jours de ce père que je n'ai pas revu.

« Vous le voyez, monsieur Georges, si vous me devez quelque chose, vous m'avez d'avance et bien largement payée. »

CHAPITRE XIV.

OU L'ON REVOIT LE NOYÉ DU PONT DE L'ALMA.

« Ainsi, lui dit Montbrun au bout de quelques instants employés à combattre leur commune émotion, depuis lors vous vivez seule, mademoiselle Louise ?...

— Après avoir été prier sur la tombe solitaire, inconnue, de ma pauvre mère, je partis, selon son désir, et vins habiter Paris.

« Je ne me doutais pas en me fixant ici, qu'un jour il me serait donné de pouvoir parler avec vous de celle qui n'est plus, et de celui qui peut-être pense parfois à l'orpheline.

« Vous, monsieur Georges, qui naguère avez sauvé mon père, reprit Louise, redites-moi les traits de son visage effacés de mes yeux par le temps ; j'étais si jeune alors ! et ma mère chérie était si jalouse de tous mes regards que rarement ils se portaient vers lui. »....

Longtemps encore ils s'entretinrent intimement à demi-voix ; je ne voudrais pas dire que leur causerie ne s'occupa que des absents ; ce que je sais, c'est qu'après avoir traversé la rue, Louise, au moment de rentrer chez elle, leva vers Georges, accoudé à sa fenêtre, un dernier regard tout empreint de confiante tendresse

Quelques semaines se passèrent encore; presque chaque jour ils se voyaient.

Un des derniers jours de juillet, la baronne de Mornay, qui partait pour les eaux, revint voir son cher enfant, comme elle appelait toujours Montbrun.

Le temps qui nous presse ne me permet pas de rapporter ici toute leur conversation. Seulement, la baronne promit de revenir le lendemain. Elle devait demander à Louise, au nom de Georges, de consacrer sa vie au bonheur de celui qu'elle avait sauvé.

Moutbrun avait eu à vaincre de grandes difficultés pour amener Mme de Mornay à consentir à cette démarche.

L'irrégularité de la naissance de la jeune fille choquait sensiblement la noble dame ; il avait fallu, pour la fléchir, tout le mérite qu'elle reconnaissait à la jeune fille et l'amoureuse éloquence du jeune homme.

Le lendemain donc, vers quatre heures, Georges, assis près de Louise, portait à chaque instant ses yeux vers la pendule, bien trop lente à son gré, et ne pouvait qu'à peine contenir le secret qui, malgré lui, montait de son cœur à ses lèvres, lorsque le vieux Dubois, après avoir discrètement frappé, entra, s'avança vers son maître.

« Qu'est-ce ? dit l'impatient Montbrun, sachant que la baronne ne se faisait jamais annoncer.

— Un monsieur qui vous demande.

— Je n'y suis pour personne ; le connais-tu, du reste ?...

— Non, monsieur.

— Eh bien ! renvoie-le.

— Voici sa carte.

— Donne donc, bavard. »

Georges, en y jetant les yeux, poussa un cri d'étonnement ; un second cri, mais vibrant, éperdu, lui répondit.

Louise, poussée par une volonté plus forte qu'elle, avait lu par-dessus son épaule ce nom gravé sur le bristol carton :

« Paul de Baranville. »

« Que dois-je faire ?... lui dit le jeune homme, la voyant se remettre aussitôt.

— Oh ! je voudrais le voir !...

— Faites entrer.

(*La suite au prochain numéro.*)

RAYMOND DE MARTIGNY.